

# Norman Manea : « Philip Roth, mon frère américain »

**HOMMAGE** Dans ce texte écrit spécialement pour « Le Figaro », le grand écrivain roumain installé à New York revient sur son amitié de trente ans avec l'auteur de « La Tache », décédé le 22 mai dernier.

PAR NORMAN MANEA

Nous l'avons vu, Cella (épouse de Norman Manea) et moi, pour la dernière fois, le vendredi 18 mai, à l'hôpital presbytérien de New York, dans le pavillon des cardiaques. Il était extrêmement faible et pâle, sa voix presque imperceptible. Nous avons échangé quelques phrases, nous nous sommes longtemps regardés, nous sommes serrés les mains, nous sommes souri. Rentré à la maison, je lui ai écrit un message dans lequel je rappelais notre longue amitié et lui réaffirmais ma conviction : même blessé, même invalide, il pouvait retrouver de la force, comme dans tant d'autres situations dont j'avais été témoin ; il allait résister cette fois encore à l'agression du destin. J'avais tort, hélas. La mort est encore l'ennemi invincible de l'homme – comme le signalait Canetti. Philip s'est éteint le soir du mardi 22 mai, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Depuis longtemps déjà, son corps était criblé par de nombreuses interventions chirurgicales qu'il avait dominées avec une ténacité et une discipline extraordinaires.

Je me souviens de lui pendant un été, dans la piscine de sa maison du Connecticut, il scandait avec exaltation : « Je vivrai toujours ! Norman, je suis éternel ! » Son biographe rapporte toutefois que lors de la signature de son contrat, en 2012, après qu'il eut répondu à une trentaine de questions et que sa demande fut acceptée, Philip lui a dit : « Ok, je t'aide pendant un an, et après ça je disparaîs. » Il savait bien ce qu'il attendait.

Philip a voulu être enterré au cimetière du Bard College, à côté de moi ; espérons qu'ainsi nous serons moins perdus dans le désert infini qui suit la vie

NORMAN MANEA

S'il fallait résumer ses nombreuses qualités et ses contradictions, je choiserais le refus obstiné de la banalité, du lieu commun, de la conscience assoupie dans le quotidien, là où naissent les monstres de l'habitude, de la tribalisation, du consentement pieux ou prudent, de l'aveuglement collectif. « Je dois essorer le bon garçon juif hors de moi, goutte après goutte », avait-il écrit. Roth a connu avec *La Plainte de Portnoy* (paru à l'origine sous le titre *Portnoy et son complexe*) un succès fulgurant qui l'a réjoui et terrifié. Les objections n'ont pas manqué, surtout centrées sur la misogynie et sur la haine de soi juive, complice de l'antisémitisme le plus féroce. Mais quand on a eu comme moi la chance d'être proche de Philip, on sait très bien que la plupart de ses amis étaient juifs, qu'il adorait ses parents juifs, et qu'il était constamment avide de nouvelles connaissances touchant à l'histoire, proche ou lointaine, comme au temps présent des persécutés vulnérables et énergiques, sensibles et stoïques, et à leurs obsessions, à leur folklore, à leur humour. Et si l'on veut parler de sa misogynie, il faut évoquer les nombreuses amies de Philip, jeunes ou non, qui l'adulaient et qui sont restées à ses côtés jusqu'en ses derniers instants. Même sa relation avec l'actrice Claire Bloom n'a pas

## NORMAN MANEA

**1936** Naissance le 19 juillet en Bucovine.  
**1941** Déporté avec sa famille par le pouvoir roumain allié des nazis en Ukraine.  
**1974** A cette date, il abandonne son métier d'ingénieur hydraulicien pour se consacrer à l'écriture.  
**1986** Son livre *L'Enveloppe noire* est victime de la censure roumaine. Devenu dissident, menacé, il choisira de se réfugier dans un premier temps à Berlin avant de gagner les États-Unis, où Philip Roth l'aide à s'installer et à devenir professeur à Bard College.  
**2006** Prix Médicis étranger pour *Retour du hooligan*, son autobiographie (Seuil).  
Publie *La Cinquième Possibilité* au Seuil.

## PHILIP ROTH

**1933** Naissance le 19 mars à Newark, New Jersey.  
**1960** Il reçoit le National Book Award pour son premier livre, *Goodbye, Columbus*. Il en recevra un second en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath*. Roth est également lauréat du prix Pulitzer en 1998 pour *Pastorale américaine*, du prix Médicis étranger en 2002 pour *La Tache* et du Man Booker Prize en 2011 pour l'ensemble de son œuvre.  
**2012** Annonce qu'il arrête d'écrire. Paru aux États-Unis en 2010, *Nemesis* sera son dernier roman.  
**2017** Un premier volume de ses *Romans et nouvelles* (1959-1977) paraît dans la « Pléiade ».  
**2018** Décède le 22 mai à New York.



Norman Manea et Philip Roth en 1992.  
COLL. PRIVÉE

été passagère. J'ai assisté depuis leur entourage immédiat à la tardive officialisation matrimoniale de leur liaison, puis à leur divorce et à l'apparition des Mémoires bruyants de Claire Bloom. Ce volume incriminatoire et violent était injuste, et il a beaucoup blessé Philip. Il s'est retiré comme un ermite dans le Connecticut et n'a plus voulu se montrer pendant une période ; nous étions les seuls à qui il téléphonait encore régulièrement. Récemment, m'a-t-on dit, Claire a néanmoins dressé un portrait affectueux et admiratif de son ancien époux, pour la télévision britannique ; elle y dit que l'égoïsme qui règne dans le mariage de deux artistes obsédés par leur propre créativité va de soi, que leur amour a été entier et mémorable, et que le défunt reste un grand écrivain contemporain.

La place de Philip Roth dans la littérature américaine et mondiale est, en effet, majeure ; cela a été souligné dans de très nombreuses études critiques, récentes comme anciennes. S'il fallait faire pour aujourd'hui et pour la postérité un choix au sein de cette présence spirituelle du plus haut niveau, je retiendrais *L'Écrivain des ombres*, *La Leçon d'anatomie*, *Pastorale américaine*, *Un homme*, *La Tache*, *Le Complot contre l'Amérique*. Mais ses vertus narratives, son humour, son originalité, son acuité se retrouvent aussi dans les œuvres dites mineures de ce travailleur acharné et inlassable de l'écrire.

Roth a joué d'une reconnaissance internationale majeure, même sans le trophée tant convoité du Nobel. Les prix sont accordés par des gens ; ils ne sont donc pas parfaits, pas plus que les gens. Qui sait s'il ne vaut pas mieux ne pas le recevoir ! On reste ainsi dans la compagnie de certains « ignorés » comme Tolstoï, Proust, Joyce, Kafka, Borges et quelques autres encore.

Une amitié de trente ans entre deux écrivains (« une profession de vaniteux », disait Camus) n'est guère fréquente. Mais Philip a su la prolonger postmortem : il a écrit l'année dernière à Leon Botstein, le

président du Bard College, afin qu'il lui alloue une place à mes côtés dans le cimetière de Bard – pour ne pas s'ennuyer, disait Philip, dans le vide infini de l'au-delà. Voilà pourquoi il repose aujourd'hui et m'attend à Bard – et non pas, comme il a été dit dans la presse, parce qu'il s'agissait d'un cimetière... juif. Le cimetière de Bard n'est pas juif, mais multiconfessionnel, il accueille même des athées. Conformément aux instructions de Philip, la procession funéraire du lundi 28 mai n'a eu aucun accent religieux : ceux qui ont parlé, qu'il avait désignés, ne devaient l'évoquer d'aucune manière, mais seulement lire un fragment d'un de ses livres. J'ai choisi un extrait de *La Bête qui meurt*, le livre qu'il m'a dédié, en 2001.

Sachant qu'il avait initié une collection de littérature d'Europe de l'Est (« Writers from Another Europe »), je lui ai écrit pour la première fois en 1987, depuis Berlin, où j'avais obtenu une bourse. Il m'a répondu rapidement, en me demandant des informations personnelles : qui je

court, *Le Thé de Proust*, paru dans une revue londonienne. « *Apporte-moi tout ce que tu as.* » Je suis entré en chancelant dans son grand hôtel, accompagné par Cella pour ne pas m'effondrer. La chambre était spacieuse, l'amphitryon assis dans le canapé, les pieds sur la table basse, avec un sourire encourageant. J'ai avancé, ai tendu les quelques feuilles. Silence.

« Proust ? Proust, vraiment ? J'ai essayé vingt fois de le lire, sans jamais réussir à passer quinze pages... » Je me suis pétrifié. En Roumanie, j'avais appris que ceux qui n'aiment pas Proust ne comprennent rien à la littérature. Que répondre à cette vedette américaine ? Rien, je ne pouvais rien broder. Mais une autre rafale suivit, plus violente encore. « Céline, oui ! Céline, mais pas Proust ! Mon Proust à moi, c'est Céline ! » De mal en pis... J'ai souri à mon tour ; de Céline, je savais que c'était un grand écrivain et un grand antisémite ; je l'avais lu avec intérêt, mais j'en restais sans voix. Je lui ai concédé un sourire et me suis assis sur le canapé, à côté de Cella, pour me préparer à de nouveaux chocs. La suite de la conversation a néanmoins été cordiale, malgré des enlèvements linguistiques

prévisibles. Finalement, il a pris une feuille et écrit quelques noms, adresses et numéros de téléphone. « *Des amis à moi qui parlent français, vous pourrez vous comprendre.* » Quand je suis ressorti de l'abattoir du Essex, j'ai dit à Cella que je ne le rappellerais jamais : « *Ça me suffit !* » Mais je n'ai pas eu besoin de revenir à lui. Le grand maître américain s'est mis à me téléphoner, lui, toutes les semaines, pour me demander comment j'allais, comment progressait mon anglais, etc.

Ma relation avec Philip s'est consolidée avec le temps ; nous avons tous deux participé aux principaux événements de la vie de l'autre, nous avons toujours passé le réveil ensemble, chez nous. Nous avons aussi découvert ensemble les âges successifs, au gré des hôpitaux où nous allions réguliè-

ment faire, chacun son tour, une halte. Ces dernières années, nous nous livrions à une compétition morbide : qui a le plus de stents dans ses artères cardiaques... J'ai longtemps fait la course en tête, mais il a fini par l'emporter, avec treize stents... Notre amitié a résisté aux intempéries de toutes sortes, à nos différences, à l'inévitable vieillesse. Je veux retenir cette généreuse compensation que m'a offerte l'exil.

Il s'est arrêté d'écrire quelques années avant que son cœur ne cède. Il était évidemment fatigué. L'écriture n'est pas seulement une profession de vaniteux, c'est aussi une concentration tendue, qu'il n'est pas du tout facile de maintenir. Pour plaiser, je lui répétais que sa retraite était en fait le sujet d'un livre qu'il écrivait en secret... Ce n'était pas le cas, son corps cédait, après trop de traumatismes. À quatre-vingt-cinq ans, on ne peut plus guère espérer le miracle d'un rajeunissement.

La littérature, l'Amérique et le monde perdent l'un de leurs esprits les plus brillants, et une force écrivaine incomparable. En ces temps obscurs de crise planétaire et d'agression puissante à l'encontre de notre environnement spirituel, sous le règne du danger et de la perversion, son humour lumineux et son humanité nous manqueront, plus que jamais.

Cella et moi sommes submergés par la peine et par la solitude. Il était depuis plus de trente ans notre frère américain, toujours présent, attentionné, énergique, encourageant, un interlocuteur unique, irremplaçable. Plus que jamais, nous nous sentons perdus dans un exil plus grand, plus profond. Philip a voulu être enterré au cimetière du Bard College, à côté de moi ; espérons qu'ainsi nous serons moins perdus dans le désert infini qui suit la vie. ■

New York, le 30 mai 2018  
(traduction du roumain  
par Nicolas Cavallès)